

Paris, demeure des Paradol, 30 juin 1862

- Que dites-vous ? Que me voulez-vous ? Pourquoi me faire souffrir ? Pourquoi me faire espérer encore ? C'est trop tard ! Sortez ! Sortez d'ici ! Laissez-moi ! cria-t-elle en se précipitant vers l'escalier.

- Calmez-vous. Je suis David Lormont. J'ai soigné Duveyrier, Henri, votre fiancé à Alger. Il est vivant.

- Arrêtez ! Taisez-vous, ne dites plus un mot. Henri est mort, mort vous m'entendez ! Il est mort du typhus, pendant l'épidémie. Sa famille me l'a dit. On m'a lu la lettre. Celle du ministère de la Guerre... Son père Charles, son frère Pierre, sa soeur Marie... Ils ne m'auraient pas menti. Ils pleuraient tous. Je les ai entendus.

A bout de souffle, elle se tut. Après quelques instants, elle reprit d'une voix faible et suppliante :

- Vous vous êtes trompé. Partez. Laissez-moi.

Félicia tremblait. Son visage était blanc presque cendreuse, ses lèvres sans couleur. Son regard paraissait vide comme déserté. Ses yeux restaient ouverts sur une réalité, fixaient une vie qu'elle seule pouvait voir. Elle restait agrippée à la rampe de l'escalier, immobilisée sur la première marche. Elle était comme accrochée au passé.

Elle se recroquevillait sur elle-même parlant à une ombre qu'elle seule distinguait.

- Henri... dit-elle dans un souffle. Henri... Je t'aimais tant... Pourquoi es-tu parti ? Pourquoi m'as-tu laissée ?

Les larmes salées roulaient sur sa joue. David Lormont s'avança doucement. Ses pas légers résonnaient dans le hall vide de l'entrée de la demeure des Paradol, à Paris.

Il observa Félicia, la plus jeune des filles de Roland et Edwige Prévost-Paradol. Altière, grande, brune. Tout pour séduire et pourtant...

A 22 ans, elle était toujours seule, célibataire. Elle n'avait pas voulu envisager d'autres fiançailles après la mort d'Henri. Elle était incapable de rompre cet engagement. Elle n'aurait jamais accepté de briser son serment. Se marier aurait signifié oublier qu'Henri avait vécu et pire, cela aurait voulu dire accepter la mort d'Henri. Elle se considérait comme une femme en sursis, une morte vivante.

« Veuve sans même avoir été mariée » se dit David, intérieurement.

Elle ne portait jamais d'autres couleurs que le bleu marine. La période de deuil était depuis longtemps terminée mais elle n'avait pu se résoudre à s'habiller à nouveau de couleurs claires.

David l'observa encore un peu à distance puis s'approcha.

« Quels yeux étranges ! » se dit-il.

On ne remarquait sa cécité qu'en étant près d'elle. Tous ses gestes étaient tant empreints de grâce et de légèreté qu'ils faisaient oublier son handicap. Ses mains étaient fines mais fortes. Les doigts en étaient longs, leurs ongles courts et nets.

« Des mains de pianiste ! » pensa-t-il.

Une seule bague ornait sa main droite. Une chevalière étonnante, trop grande pour elle visiblement. Un bijou d'homme, en argent ancien. Le cabochon d'onyx noir était gravé d'un H finement ciselé.

- H pour Henri, souffla-t-il malgré lui à mi-voix.

A ces mots, Félicia sortit de son brouillard et se tourna vers Lormont. Sans un mot elle se laissa glisser sur la première marche de l'escalier. Une dernière larme parcourut sa joue.

Elle joignit les deux mains sur ses genoux. Elle caressa pensivement la chevalière, la faisant glisser et tourner sur son doigt. Penchant doucement la tête et s'appuyant sur la rampe, elle se mit à se balancer comme pour bercer un enfant.

Elle avait les lèvres closes mais une mélodie s'en échappait. David ne pouvait en discerner les paroles mais il devinait que c'était quelque chant d'amour adressé à Henri. Félicia était là à côté de lui et pourtant elle était ailleurs, dans le pays de ses souvenirs, de son temps avec Duveyrier.

**Le 2 mai. Voici trois ans.**

**Il fait chaud. Le soleil brille. Dans vingt-quatre heures, Henri part pour Marseille. Pour sa deuxième expédition en Algérie... Il a menti à son père. Il n'était pas à Oullins. Il n'est pas allé rejoindre Arlès-Dufour, l'ami saint-simonien de son père. Il voulait me voir, m'aimer. La veille, nous nous sommes promenés dans la forêt de Fontainebleau. Le déjeuner dans la petite auberge était délicieux.**

**Le soir dans la chambre d'hôtel... Henri était à mes pieds. J'entends ses murmures et je sens ses caresses qui lui viennent du fond du coeur. Je ris de ce qu'il me dit, de ce qu'il me fait. Tout à coup, il se lève et tire le rideau de la fenêtre. Il me montre le lit. Ah ! Ses paroles, si touchantes mais si absolues :**

**- Mon désir doit être comblé. Il manque un sceau à notre amour.**

**Je me tais sous l'effet de la surprise. Je reste muette, honteuse. Je lui réponds sérieusement, trop sérieusement :**

**- Si nous faisons cela alors je ne pourrai plus te quitter...**

**Je m'approche et pose ma tête sur sa poitrine. Henri ne répond pas. Il reste là en me caressant les cheveux. Sa tendresse me bouleverse, je me mets à pleurer. Il me reconforte. Il me chante une mélodie que sa mère, morte quatre ans plus tôt, leur chantait à Pierre, Marie et lui. La nuit passe, sombre et tendre.**

**Henri me conduit à la gare. Je l'écoute me dire ses derniers mots :**

**- Je suis heureux de pouvoir aimer et d'être aimé.**

Prenant sur lui-même, David s'approcha. Elle ne leva même pas la tête, elle psalmodiait sa chanson, un sourire sur les lèvres. Il posa délicatement la main sur son épaule en l'appelant gentiment :

**- Félicia, écoutez-moi.**

Il passa la main sur son épaule en un geste d'apaisement comme ceux qu'il avait prodigués des centaines de fois à ses patients sur le champ de bataille. Il connaissait la souffrance de ceux qui restent, de ceux qui survivent. Il l'avait tant de fois vue, là-bas... en Kabylie.

Félicia s'interrompit. Elle sentit la chaleur de la main de Lormont sur elle. Cette chaleur réelle lui fit reprendre pied dans la réalité. Elle cessa de fredonner, cessa son balancement. Le calme la remplit peu à peu. Elle ferma les paupières un moment. Elle respira tranquillement. Son souffle, sa respiration redevinrent normaux. Elle leva la main vers celle de David encore sur son épaule et la saisit.

Elle leva son visage aveugle vers lui et murmura :

**- Allez-y, dites-moi votre vérité...**

David devina qu'il avait gagné sa confiance. Elle allait lui laisser la possibilité d'exprimer ce qu'il savait. Il lui dit :

**- Pas ici, allons dans le jardin. Il fait beau. La caresse du soleil va remettre un peu de couleurs sur vos joues. Faire quelques pas vous fera du bien et me permettra de vous conter tout cela calmement. Henri m'a fait jurer de vous dire la vérité. C'est mon ami, je me dois d'accomplir ma promesse. J'ai à vous apprendre la vérité.**

Ils se dirigèrent vers les parterres de fleurs. David entama son récit. Félicia reprit vie.

**Palais des Tuileries, 28 janvier 1863, 6 mois plus tard**

Sa berline s'arrêta dans la cour encombrée de la résidence impériale. Lormont en sortit le premier. Il n'y avait rien de frivole dans sa tenue. Un haut de forme à la main, il portait un frac noir à la taille cintrée. Il se sentait déguisé. Il n'était pas à l'aise. Il regarda autour de lui, découvrant la réalité de la vie aristocratique. Il lui fallait accepter l'idée qu'il était de ce monde-là désormais. C'est à ce prix qu'il pouvait accompagner Félicia depuis bientôt six mois. Il n'en revenait toujours pas.

Le marchepied avait été déplié par un laquais en livrée. L'impératrice Eugénie avait réintroduit l'étiquette avec ses écuyers, chambellans et autres préfets du palais. Les fêtes hebdomadaires et les cérémonies avaient pour but de donner au palais un lustre inégalé. C'était réussi. De vives lumières éclairaient la cour à travers les fenêtres du pavillon de l'Horloge.

Au travers de ses fastes ininterrompus, l'Empire montrait sa puissance. Napoléon III se voulait un phare éclairant le monde. Son ambition d'être le chef d'un royaume arabe culminerait avec la création d'une nouvelle culture en Algérie. Ismaïl Urbain l'en avait convaincu lors de son séjour dans les départements algériens, trois ans plus tôt. Tous étaient d'accord : Duveyrier servirait bien leurs plans. Il s'y était engagé.

David tendit la main vers Félicia qui patientait, le visage fermé, anxieuse. Il l'appella doucement. Il prononçait toujours ainsi son prénom, avec douceur et tendresse. Elle s'y était habituée. Elle sourit au son de sa voix et se tourna vers lui. Elle s'appuya délicatement sur le bras solide de David et descendit à son tour. Elle allait ce soir retrouver Henri.

Elle se disait heureuse, mais secrètement elle était inquiète. Sournoisement, de nombreuses questions l'agitaient, la faisaient douter.

« Que va-t-il penser de moi ? C'est un héros et moi je ne suis rien. Pauvre aveugle. Aurais-je dû lui dire oui quand il me l'a demandé ? Il me voulait alors, à ses côtés. Et s'il était trop tard ? Est-ce que je le veux maintenant ?

Et si Henri avait changé ? S'il n'était plus le Henri d'il y a trois ans ? Ne l'ai-je pas idéalisé ?

Je suis si naïve... Il n'a pas écrit beaucoup ou pour dire si peu de choses... »

David lui avait lu les articles du Petit Journal. Il lui avait décrit les gravures reproduisant les photographies d'Henri vêtu en costume indigène lors de son exploration de Batna puis de l'oasis de Ghardaïa. Les articles l'encensaient. Il était devenu la coqueluche de Paris. Il était la preuve vivante de la grandeur reconquise par les Français. Tout Paris avait même lu comment Henri avait gagné l'amitié et l'admiration du grand chef Orâghen Ikhenoukhen.

« Ce vainqueur des tribus sauvages ! Ce rescapé de Tripoli ! Qu'aurait-il désormais à faire d'une infirme comme moi ? »

Elle se laissa guider par Lormont. C'était facile, elle avait confiance en lui. Depuis six mois, il ne l'avait jamais abandonnée. Il était devenu ses yeux. Le couple suivit le mouvement de la foule, gravit le Grand escalier. Ils aboutirent au salon des Maréchaux qui occupait tout le premier étage du pavillon. A leur arrivée dans le salon Blanc, David se pencha vers l'oreille de

sa compagne :

- C'est presque l'heure Félicia. Je peux voir Henri. Il est sur l'estrade. Il est magnifique, murmura-t-il.

David se garda bien de décrire le sourire figé, les joues blêmes de Henri. Il était désormais barbu. Il n'avait plus rien de l'adolescent qu'elle avait connu. Son regard surtout faisait peur. Son front sombre était déjà marqué par des rides. Ses yeux petits et enfiévrés avaient l'air de se plisser sous l'effet d'une lumière trop vive. Henri semblait en permanence à l'affût. Son esprit, jadis ouvert et curieux, était soucieux, hanté. C'était un homme et pourtant il était encore si jeune. C'est bien simple, Henri se consumait intérieurement. Cela l'auréolait de gloire aux yeux des inconnus. Mais ses proches, installés au pied de l'estrade, souffraient apparemment de le voir dans cet état.

C'était le soir de la consécration. A seulement vingt-deux ans, Duveyrier allait recevoir la légion d'honneur des mains de l'Empereur lui-même ! Il avait refusé la gloire des armes. Jamais il n'avait voulu devenir soldat même pas diplomate comme le voulait son père. Lui avait le rêve d'explorer le sud algérien. Il avait le désir du Sahara, du Fezzan. Il voulait rencontrer les nomades KeĤ-ajjer.

Il était allé au bout de sa fascination.

David regardait silencieusement Félicia. Trois ans qu'elle attendait ce jour : revoir Henri.

« L'aime-t-elle encore ? Elle ne sait pas ce qu'il est devenu. Je ne lui ai pas tout dit. Je n'ai pas pu. Comment aurais-je pu lui parler de l'autre femme ? D'Alexandra ? De Mademoiselle Tinné, la si riche et si belle exploratrice hollandaise si l'on en croit les journaux ! »

Les pensées de David s'envolèrent vers tout ce qu'il savait et ressassait inlassablement. Les ragots la disaient très proche d'Henri. D'ailleurs, c'était vrai, Duveyrier lui-même s'en était ouvert à David. Lormont savait bien que les malades à l'agonie ne mentent pas. C'est sur son lit d'hôpital à Alger qu'Henri avait confié son dilemme à son ami.

**- Vois-tu, David, en France, j'aimais une femme. Je lui avais promis fidélité. Nous avions 19 ans. Elle croyait en mes rêves. Elle partageait mes espérances. Elle me soutenait dans ma lutte contre mon père et ses amis. Je voulais être libre. Je savais que j'avais une destinée à accomplir. Félicia m'en a convaincu. C'est grâce à elle que j'ai tenu.**

**Henri se recala sur ses oreillers, reprenant son souffle après une quinte de toux violente. L'air hagard, il continua sa confidence.**

**- C'était avant le désert. C'était avant Alexandra.**

**Le souffle lui manqua, il s'arrêta de parler.**

David observait Félicia. Elle semblait enfin vivante, éveillée. Son visage irradiait. Ses joues étaient rosies par l'effervescence du moment. Ses yeux, bordés de longs cils noirs, fixaient le vide. Ses sourcils fins mais fournis s'arquaient légèrement. Elle écoutait avidement les bruits de la salle essayant de saisir au vol les murmures qui parcouraient le salon Blanc.

Ses cheveux d'ébène brillaient. Elle les avait fait coiffer simplement. Une raie au milieu, des anglaises de part et d'autre de la tête. Sa robe était sobre presque dépouillée comparée à celles des autres invitées. Félicia avait cédé à la mode de la crinoline bien sûr. Le décolleté dénudait ses épaules laiteuses et rondes. Des mancherons à volants rebrodés étoffaient ses bras graciles. Sa taille fine était resserrée dans une ceinture ornée d'arabesques. Le tissu de sa robe était un lumineux taffetas bleu nuit.

Elle ne portait qu'un seul bijou : la chevalière d'Henri. A la vue de la bague, David redescendit sur terre.

« Cesse de rêver, mon petit docteur. Tu n'auras jamais cette femme même quand elle saura. Henri n'est plus qu'un mirage peut-être mais qui va le lui dire ? Qui osera ? »

Sans s'en rendre compte, il referma ses doigts sur le bras de Félicia. Il ne voulait pas la voir souffrir.

« Elle a déjà trop pleuré. Tout sauf cela. Je ferai tout... mais pas ça ! Henri, pourquoi m'as-tu fait rencontrer cet ange ? C'était ton plan. Tu savais que j'en tomberais amoureux. Comment ne pas l'aimer ? »

- David, qu'y a-t-il ? Vous me faites mal... Vous me serrez trop fort.

Avec effarement, David vit les traces de ses doigts sur l'avant-bras de Félicia. Il se força à sourire.

« Idiot que tu es, elle ne peut te voir ! »

Il lui dit alors brièvement en contrôlant sa voix si rauque soudain :

- Excusez-moi, c'est la foule. Les invités s'agitent. L'empereur est annoncé. Je crois qu'il arrive. Restons là pour l'instant.

Il ne se tourna pas vers l'entrée comme tous les autres mais continua de fixer la jeune femme avec adoration.

Apaisée par les explications de David, Félicia reposa la main sur celle de son compagnon et se tut. Elle ne voyait pas, bien sûr, mais elle pouvait ressentir la solennité du moment, le frisson qui parcourut l'assistance quand éclata la voix du chambellan :

- Leurs majestés impériales...

Félicia n'entendit pas la suite. Elle venait de réaliser quelque chose d'extraordinaire. Depuis six mois, elle n'avait plus peur. Depuis ce dernier été, elle n'avait plus été seule, sans but. Elle avait fini d'affronter ses mirages et ses tempêtes de sable. Son désir de savoir la vérité sur Henri l'avait quittée.

« Que t'arrive-t-il, ma petite Félicia ? Et pourquoi David a-t-il cette drôle de voix ? »

La jeune femme cessa là son monologue intérieur. Elle se découvrit soudain tout absorbée par la présence du corps tout proche de Lormont. Son habit d'apparat n'empêchait pas Félicia de ressentir sa force et sa chaleur. Sa main cherchait même son contact. Elle s'avoua que ce n'était pas la première fois. Cela faisait même longtemps. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Félicia se mordit la lèvre supérieure, son pouls s'accéléra. Les mots se bousculèrent dans son esprit :

« Que m'arrive-t-il ? Qu'est-ce que je veux vraiment ? »

### **Palais des Tuileries, plus tard, le 28 janvier 1863**

- Félicia, venez chère enfant. Henri vous attend, dans la galerie de la Paix.

Charles Duveyrier s'adressait à la jeune femme tout en scrutant David. Il ajouta laconiquement :

- Lormont, vous pouvez disposer. Je me charge de l'escorter vers mon fils.

- Très bien, monsieur.

David inclina respectueusement la tête et se dirigea vers le salon des Maréchaux où se tenait la réception. Il avait du mal à quitter Félicia mais il ne pouvait insister.

« Qui suis-je pour contredire Duveyrier père ? Il me hait. J'ai sauvé son fils... et j'ai par la

même occasion ruiné ses projets. »

Il tourna la tête et vit le couple se diriger vers la porte. Lormont serra les dents. Félicia peinait à suivre les pas énergiques de Duveyrier-père. Il la devinait affolée.

« Henri a raison. Félicia est menacée. Charles Duveyrier n'en veut pas pour son fils... »

- Lormont ! Mon cher docteur ! Heureux de vous revoir ! J'aurais parié mon haut de forme... vous n'auriez pas manqué le sacre de votre ami.

David se tourna vers le Maréchal comte Randon. Il ne l'avait plus rencontré depuis qu'il était devenu ministre de la Guerre.

Il reconnut avec joie les cheveux blancs et la moustache broussailleuse. Randon le scrutait et lui tendit la main. David la serra chaleureusement. Il avait connu le comte dès 1856 à son arrivée à Alger. Deux ans plus tard, le gouverneur général lui avait demandé d'escorter son ami Gustave Flaubert. Il se rappelait les souhaits de l'écrivain :

« Je veux m'imprégner du cadre, respirer les odeurs, voir les lieux, les ruines de l'antique Carthage. Je veux capturer la beauté des femmes de Cirta. Je veux comprendre pourquoi Mâtho accepta de mourir pour Salammbô. Montrez-moi les jardins d'Hamilcar... »

David avait adoré l'accompagner. Cela l'avait sauvé. En deux ans d'Algérie, il avait vu ses rêves de fraternité détruits.

Les indigènes étaient spoliés, maltraités par les colons. Pourtant les bureaux arabes fonctionnaient. Qu'il avait admiré l'oeuvre et le courage d'Ismaïl Urbain ! Celui-ci avait contribué au coup de foudre de Napoléon pour les trois provinces. C'est là qu'avait germé son rêve de royaume arabe...

« Je suis l'Empereur des Arabes aussi bien que celui des Français », avait-il proclamé.

« Dieu qu'on est loin de ce rêve ! »

David sentit son front chaud et humide. L'évocation de ce passé proche le faisait souffrir. Comme il comprenait Henri. Son ami avait raison. Il irait jusqu'au bout de sa promesse. Si Henri était d'ores et déjà perdu, Félicia, elle, serait épargnée.

La galerie de la Paix était silencieuse. Félicia frémit. Elle devinait le malaise du père d'Henri. Elle ressentait son empressement, sa brutalité, ses frustrations. Elle n'était pas la bienvenue. Qu'en serait-il pour Henri ? Partageait-il l'avis de son père ? Sûrement pas puisqu'il avait demandé à la revoir ! Oui, mais il lui avait si peu écrit durant ses trois années d'errances et d'explorations.

- Bonsoir Félicia.

Le temps sembla figé, comme suspendu.

« Sa voix... ce n'est plus sa voix », se dit-elle. Douloureusement surprise, Félicia s'approcha. Charles s'éclipsa sans un bruit. Ils étaient seuls.

Cela faisait trois ans. Trois ans... Ils étaient là comme des étrangers. Félicia entendait le souffle haché de Henri.

« Que lui est-il arrivé ? Pourquoi a-t-il tant de mal à respirer ? »

Elle marcha lentement vers lui, les bras légèrement levés, ses mains le cherchant, se tendant vers lui. Henri les lui prit et l'attira près de lui. Il observait interloqué la main droite de Félicia.

- Tu l'as toujours, tu la portes encore, malgré tout...

Félicia leva ses yeux vides vers lui et lui dit dans un murmure :

- Bien sûr, c'est tout ce que j'avais de toi.

Elle posa la main sur la poitrine d'Henri, cherchant son coeur. Elle ne perçut aucun battement. A la place, elle se heurta à quelque chose de froid, sans vie : la légion d'honneur. Ses doigts explorèrent les branches de la médaille, séparée en 5 rayons. Elle devina la tête gravée à l'effigie de Napoléon. Elle identifia l'inscription "Empereur des Français." Henri avait tout laissé pour cela, elle, y compris. Il ne voulait pas la gloire. Il le lui avait affirmé. Il voulait aller au bout de sa fascination pour le désert, parcourir les routes des caravanes, ouvrir ses horizons.

Les doigts de Félicia s'éloignèrent de la médaille. Elle voulait "voir" Henri. Levant les mains, elle prit son visage en coupe. Elle passa les pouces sur ses joues. Les pommettes étaient toujours hautes et fières. Que ses joues étaient creusées ! Sa bouche jadis si expressive et riieuse était aujourd'hui marquée d'un pli amer. Le bas de son visage était couvert d'une barbe courte. Ses sourcils ne marquaient plus la curiosité mais l'abattement. Sa chevelure s'était clairsemée. Sa peau était moins douce, froide au toucher. Effrayée, Félicia se rendit compte que ce n'était plus *son* Henri. Il était mort dans les sables noirs de Ghadamès.

Henri reprit la parole, animé tout à coup.

- Tu es toujours la même. J'avais confiance. Tu as toujours choisi la vie. Bien sûr, à quinze ans déjà, tu me suivais dans mes rêves. Non, tu m'y précédais ! Comme tu m'écoutais, alors ! C'est toi qui m'as persuadé que tout cela était possible ! Quand je te racontais mes futurs voyages... Tes yeux suivaient avidement les cartes que je te montrais. Tu avais réussi à me faire croire que tu les voyais ! Tu savais tout me redire. Quand je confondais une étape, tu me corrigais. J'étais les yeux, tu étais mon coeur. Comment ai-je pu partir sans toi ? Quel fou j'ai été...

Henri se tut. Il réalisa qu'il se parlait à lui-même, faisant les questions et les réponses.

Félicia souffrait pour lui. La compassion l'assailit. Envahie de pitié, elle se rapprocha et le prit par la taille. Elle posa la tête sur sa poitrine. La joue collée contre son torse, Félicia resta là. Elle espérait lui transmettre un peu de sa force.

« Aujourd'hui, c'est lui, l'infirme. Pourquoi a-t-il dû payer ce prix ? Le désert et les rêves méritaient-ils ce sacrifice ? »

Les mots ne venaient pas. Félicia voulait le reconforter, lui dire qu'il avait fait le bon choix, qu'elle était fière de lui. L'était-elle ? En vain, elle remuait ses souvenirs. Il n'y avait plus que cela : des souvenirs, des bribes du passé heureux. Le Henri d'aujourd'hui ne lui appartenait plus. Il était d'ailleurs. Ils n'étaient plus du même monde.

Une sensation de froid s'abattit sur Félicia. Elle commençait à saisir. Elle aimerait toujours Henri. Elle chérirait toute sa vie le jeune homme de 19 ans, qui l'avait charmée ce 2 mai 1859. Ce soir, cependant, cet homme n'était plus qu'un mirage. Henri avait disparu. Le héros Duveyrier était revenu parmi les vivants. Il avait survécu à la typhoïde mais le rêveur Henri était mort. Il était comme une coquille, un coquillage échoué, vide à l'intérieur.

Horriifiée par cette découverte, Félicia s'écarta d'Henri. Elle était incapable de parler. Elle leva ses mains sur sa propre bouche en un geste d'effarement.

- Qu'as-tu Félicia ? Tu as compris, c'est ça ? Je ne suis plus rien. J'ai accepté de trahir mes idéaux. Tu ne dis rien. Tu ne peux rien dire. Tu n'as jamais su mentir.

Devant le mutisme de sa compagne, Henri tenta de s'expliquer.

- J'ai accepté de soutenir Ismaïl et les autres. Ils m'ont promis de financer mes prochains voyages. Il faut que j'y retourne. Je meurs loin du désert. Mon ami Warnier va m'aider à écrire mon livre sur les Touaregs. Il a déjà commencé quand j'étais malade. Malgré ma fièvre et mon amnésie, il a su réunir l'essentiel de mes notes. J'ai vu les Touaregs, leurs vies, leurs coutumes. Ils sont un peuple ami, fier mais sûr. Ils veulent vivre à nos côtés. C'est moi qui ai

réussi à faire le traité de Ghadamès. Le royaume arabe va exister. Ce ne sera pas une utopie. Nous sommes en marche vers de grandes transformations, une nouvelle ère ! Je te le jure. Je sais que cela va aboutir.

Félicia ne réagissait toujours pas. Qu'aurait-elle pu dire ? Ce n'était plus des désirs d'explorations qui animaient Henri. Il avait désormais des ambitions politiques. Elles l'aveuglaient. Il était comme au coeur d'une toile d'araignée. Il était une marionnette. Son destin personnel, son amour sincère des Touaregs allaient être instrumentalisés. Henri pouvait dire tout ce qu'il voulait, tenter de convaincre son auditoire.

Il savait déjà qu'il se mentait à lui-même.

Félicia aurait pu être désespérée. Elle était juste triste. Pas pour elle-même. Les larmes ne vinrent pas. Pleurer pour la mort d'Henri, elle l'avait déjà fait. Elle s'étonna elle-même de son manque de réaction. Était-elle devenue égoïste, indifférente au sort d'Henri ? Elle savait qu'elle ne pouvait rien pour lui. Ils avaient le même âge mais, elle, elle voulait vivre.

Elle sentit une exaltation incongrue l'envahir. Elle trouva enfin les mots pour parler à Henri :

- Pendant tout ce temps j'étais heureuse. Je savais que tu vivais ta grande aventure. Tu as toujours été fait pour cette vie-là. Ce n'est pas un mirage. Tu as accompli ta destinée. Tu es un juste, Henri. Tu as réussi malgré ce qu'a essayé de faire ton père. Tu es resté fidèle à toi-même. Tu n'as pas cédé aux compromissions. J'espère que ton royaume arabe durera mille ans !

Henri s'approcha et lui dit simplement :

- Merci. Je te souhaite d'être heureuse.

Il la prit dans ses bras. Ils se tinrent là, silencieux. Henri sentit au bout d'un moment qu'ils n'étaient plus seuls. Il leva les yeux. Dans l'encadrement de la porte, la silhouette de David était apparue.

- Henri, Félicia ? Tout va bien ? Il est temps de partir.

Il pénétra dans la salle et se dirigea vers la jeune femme. Il n'eut pas besoin de lui prendre la main. Elle avait anticipé son geste et instinctivement, elle saisit son bras. Ils sortirent tous les deux, enlacés, sans un mot pour Henri. Celui-ci les suivit du regard puis baissa les yeux vers sa main. Il l'ouvrit lentement. La chevalière était là. Il la saisit et la passa à son doigt.

Attendant leur voiture, Félicia et David se tenaient debout, côte à côte. Le froid était vif. David souleva les mains de Félicia. Elle avait oublié ses gants. Il voulut réchauffer les doigts de sa compagne. Il interrompit brusquement son geste. Quelque chose avait changé. Depuis six mois, il avait vu la main droite de Félicia ornée de cette bague.

Il osa la regarder directement. Il ne put retenir un murmure d'étonnement. Elle lui adressait un sourire lumineux. David avait soudain l'impression qu'il faisait plein jour, que c'était l'été. Félicia se pressa contre son côté, sa tête s'appuya sur son épaule. David enveloppa un peu plus la taille de Félicia. Il porta sa main droite à ses lèvres et l'embrassa. Le pouce de Félicia caressa sa joue.

Le laquais se répéta. Ils n'avaient pas entendu que leur berline était avancée.

### Paris, pension Rigaud, 29 janvier 1863, le matin

David se leva de bonne heure. La nuit avait été courte. Pourtant pour la première fois



depuis longtemps, le sommeil avait été réparateur. Aucun cauchemar n'avait agité son repos. Voyant son visage dans la glace, il sourit.

Jamais ses yeux n'avaient brillé ainsi. Ils étaient si grands, si ouverts, si bleus. Il était tranquille. La certitude de compter pour quelqu'un l'apaisait. Félicia l'aimait.

Cette nuit, elle n'avait pas hésité. Il avait encore le souvenir de ses baisers sur ses lèvres. Il était prêt à affronter le monde, à commencer par Paradol ! Pourquoi penser à cet homme ? Félicia seule importait. Félicia était à lui. Elle avait besoin de lui. Elle était venue à lui. Elle l'avait choisi.

Il prit son rasoir. Enlevant le savon à barbe, il faisait glisser doucement la lame sur ses joues. Dans deux heures, il rencontrerait Roland Paradol. Sa vie se jouerait là. La réponse du père de Félicia en était la clé. Paradol avait toléré sa présence quasi quotidienne aux côtés de sa fille depuis six mois. Accepterait-il de la lui donner en mariage ?

Félicia appartenait à une famille puissante. En légère disgrâce politique depuis les prises de position de son frère Lucien contre le régime, Roland Paradol était cependant un homme riche. Il avait bâti une fortune conséquente dans les transports de produits agricoles. Il avait soutenu le développement du réseau de chemin de fer et participé avec d'autres aux montages financiers de plusieurs journaux, comme le Petit Journal. Il aimait rester dans l'ombre mais ses amis s'appelaient Péreire, Magne, Vuitry ou encore Behic. Comme beaucoup de publicistes, il avait compris tout l'intérêt de contrôler la presse pour diriger l'opinion publique. Pendant que Napoléon III rêvait d'un royaume arabe, Paradol et ses amis s'organisaient pour se partager la future colonie d'Algérie.

David n'était pas dupe. Il savait qu'on le tolérait car il était l'ami d'Henri Duveyrier. Les exploits d'Henri soutenaient chez le peuple français l'idée du royaume arabe. L'Algérie était un véritable Eldorado pour les entrepreneurs à la fois audacieux et solides financièrement.

Ce n'était pourtant pas cela que méprisait le plus David. Il détestait le dédain évident avec lequel Roland traitait sa fille. Aveugle, elle ne pouvait prétendre à une alliance fructueuse. Même avec une dot confortable, elle devrait se marier en dessous de son rang. Roland avait déjà marié ses deux filles aînées. Il décourageait les prétendants éventuels. Tout sauf une mésalliance. Il condamnait Félicia à une vie de vieille fille. Son talent musical s'était néanmoins épanoui grâce à Edwige Paradol qui était parvenue à faire venir à domicile des professeurs de piano.

« Pas étonnant qu'elle ait été séduite par les rêves d'Henri. Elle n'avait été qu'une prisonnière, un oiseau aux ailes coupées dans une cage dorée. »

Il rinça son visage. Son regard était décidé. Tous ses échecs étaient oubliés. Une vie nouvelle commençait.

Il sècha son visage. Il se vêtit sobrement. Il jeta un dernier coup d'oeil dans le miroir et partit.

### **Paris, demeure des Paradol, 29 janvier 1863, 11 heures**

Le maître d'hôtel ouvrit la porte. Il devisagea David et le surprit en lui disant :

- Docteur Lormont, suivez-moi. Monsieur vous attend dans son bureau.

David lui emboîta le pas. Il n'y avait personne d'autre que les domestiques affairés. Il lui semblait entendre le son d'un piano. Quelqu'un jouait un air de Liszt. Félicia à coup sûr ! Elle lui envoyait ainsi ses encouragements ! En avait-il besoin ?

Le majordome frappa discrètement à la porte en chêne. Une réponse autoritaire résonna :

- Faites entrer mon rendez-vous !

« Un rendez-vous, voilà ce que je suis », se dit ironiquement David. « Félicia est une marchandise peut-être ? »

Roland Paradol le fixait sombrement. Il était assis derrière son bureau. Il l'étonna. Il prit la parole sans laisser à David le temps de le saluer en premier. Les règles de la politesse indifféraient Paradol. Une affaire était à traiter.

- Docteur, restez debout. Cela ira vite. Vous savez toute l'amitié que j'ai pour vous et vos semblables. Je ne vous aime pas. Je déteste même tout ce que vous représentez. Ma fille vous aime. Je me demande bien pourquoi. Malgré tout ce que vous croyez savoir de moi, je l'aime aussi, à ma façon. Hier elle m'a dit son amour pour vous. Elle m'a convaincu qu'il était partagé. Je ne l'avais jamais vue comme ça, aussi vivante, aussi libre. J'ai du mal à l'avouer mais je sais que c'est grâce à vous. Je sais que vous êtes ce dont elle a besoin...

David l'interrompit alors :

- Vous vous trompez, monsieur. C'est moi qui ai besoin d'elle.

Roland Paradol se leva et alla vers Lormont. Les deux hommes se scrutèrent un instant. David n'avait même pas eu le temps d'ôter son chapeau.

- Deux mois, je vous donne deux mois.

Puis Paradol sonna le valet pour qu'il reconduise son futur gendre.

### **Biskra, cabinet du docteur Lormont, 25 mars 1877**

« Paris, 3 mars 1877

*Chers amis,*

*Voilà le printemps qui doit battre son plein dans votre chaude oasis, mais vous ne devez pas encore avoir trop chaud. Peut-on jamais vraiment avoir trop chaud ?*

*Demandez cela aux pauvres humains qui viennent de passer l'hiver sous ce climat-ci. Les bourgeons vont s'ouvrir et il y a quelques fleurs à demi épanouies, sur un pêcher en espalier faisant face au sud-est. Voilà où nous en sommes.*

*Vous là-bas devez avoir des roses et d'autres fleurs et surtout les délicieuses fleurs d'oranger. Je ne vous envie pas mais je vous félicite d'avoir ce que vous méritez. »*

David interrompit sa lecture et posa la lettre d'Henri sur son bureau encombré.

- Docteur, madame Jomin attend depuis 10 minutes.

- Faites-la entrer.

David était à sa fenêtre. Dans le jardin, sous la tonnelle, Félicia écoutait sa fille Camille lui faire la lecture.

- Docteur Lormont, madame Jomin...

David se tourna vers sa patiente. Son sourire ne le quitta pas de la matinée.